



T. BEAUGRAND | Abonnements :
Editeur-Propriétaire. Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LES
PREMIERS
SEULS
JIN
DE
QUININE
DE
CAMPBELL
ET
TOUTES
LES
MARIAS
LE GRAND TONIC RENFORCISANT LE JOUR

FEUILLETON du CANARD
LES CRIMES
DE
POLICHINELLE.

(Suite.)
XLIII

Le même soir, Polichinelle, toujours rêveur, se promenait seul dans les rues de sa capitale. Il n'osait plus revoir sa femme. Il se demandait ce qu'il en faudrait faire. La tuer était bien dur. La garder était impossible, maintenant qu'elle savait tout. La laisser libre était pire encore. Elle aurait pu amener tout le peuple contre lui. Ah ! le chemin de la vertu est épre, fort épre, excessivement épre mais le sentier du vice est glissant, dangereux et bordé de précipices.

Pendant qu'il faisait ces réflexions en suivant les trottoirs au hasard, il entendit tout à coup :

Tra déri de ra, tra déri deri, tra déri déra la la...

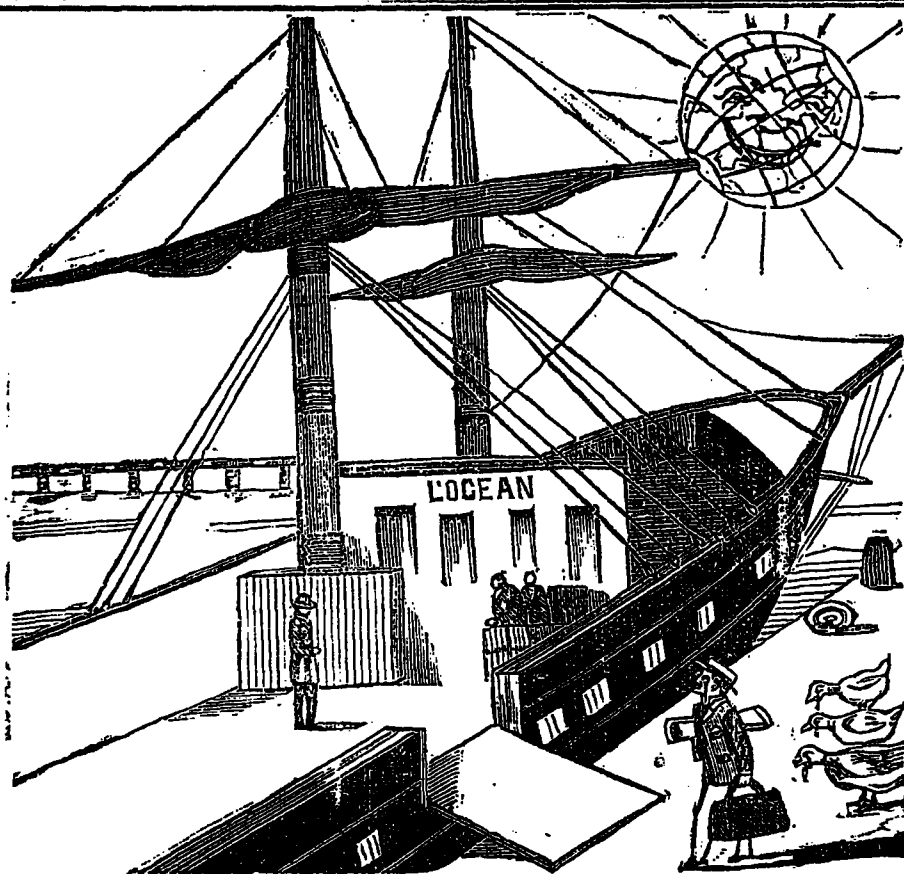
Il leva les yeux à une hauteur d'un mètre cinquante-six centimètres au-dessus des pavés et s'aperçut qu'il était en face de la vitrine de Mlle Fanfreluche, son aimable et fidèle sujet, qui chantait avec ses ouvrières le refrain d'un opéra de ce temps-là :

Parmi les guerriers,
Et les chevaliers,
Du brillant tournoi,
Pour suivre la loi
Nous allons choisir
Au nom du plaisir

Celui qui devra nous aimer, nous servir,
Mais voici l'ennemi, songez, mes demoiselles,
Qu'il s'agit d'un combat contre les infidèles,

Etc., Etc.

Fanfreluche avait une jolie voix, un nez finement retroussé, une jolie bouche, les yeux pleins de gaieté, un sourire agréable. Ma foi, Polichinelle qui se sentait triste comme un bouquet



LE DEPART DE LADEBAUCHE, FILS.

Le rédacteur en chef du *Canard*, s'embarque sur l'*Ocean King*, au grand chagrin de ses cannetons et à la joie exultante du *Monde*, qui compte obtenir enfin un moment de répit.

de nuit, n'en demanda pas davantage et se dit du coup que la charmante modiste ferait sur le trône un aussi bel effet que la pauvre Isoine.

Celle-là, du moins, ne l'accuserait pas. Comme elle n'avait pas de dot, elle ne lui reprocherait pas de lui avoir apporté un royaume en mariage. Elle ne comparerait jamais sa naissance et sa noblesse à celles de Polichinelle. Au contraire, elle serait heureuse de devenir sa femme et de lui obéir.

C'est pourquoi sans hésiter, il entra dans la boutique de Fanfreluche qui d'abord fut très surprise et ensuite enchantée comme on peut croire de recevoir son souverain.

Cependant, comme elle avait beau coup d'esprit et de finesse, comme d'ailleurs elle avait été élevée dans des idées très démocratiques, comme enfin elle savait bien qu'on ne donnait rien pour rien en ce monde et que si Polichinelle venait lui faire visite, c'est parce qu'elle possédait quelque chose qu'elle pouvait accorder ou refuser à

son gré (quelle chose ? je l'ai toujours ignoré et je l'ignorerais toujours), elle se leva d'un air aisé, offrit à ce grand prince un fauteuil pareil au sien et très commode, protesta de l'honneur qu'elle recevait, du dévouement dont elle était pleine, et enfin, ne sachant plus que dire, attendit que Sa Majesté daignât ouvrir la bouche.

Mais Polichinelle n'y allait point par quatre chemins. Il dit du premier coup :

— Mademoiselle Fanfreluche, vous êtes la plus charmante personne du monde...

— Ah ! sire, après Sa Majesté la Reine, interrompit elle par modestie.

— Pas après la Reine ! avant s'écria l'impétueux Polichinelle. Je sais ce que je dis, je suppose... Ou, si je l'ignore, je n'aime pas qu'on me le fasse savoir.

Puis, se tournant vers les ouvrières de Fanfreluche, il ajouta :

— Et vous, mesdemoiselle, allez-vous-en ! Ce que je dois communiquer à votre patronne ne vous regarde pas, ne vous intéresse pas, ne doit jamais vous regarder et vous intéresser. *Levez-moi le camp !* sabbat et mitraille !

Il dit : *Levez-moi*, mais vous m'entendez-bien. Sa parole était plus énergique encore et son geste plus vigoureux aussi que sa parole.

La belle Lysa, la première ouvrière, sortit en faisant signe aux autres de la suivre.

Elles obéirent, mais non sans difficulté. La petite Frysa eut même l'inconvenance de dire :

Comme si l'on ne savait pas pour quoi il ne veut pas de nous !... Il va demander la patronne en mariage, pardi !

Et levant les épaules, elle ajouta : — Comme si j'étais fille à lui refuser mon consentement ! Ah ! elle peut bien épouser Dieu ou le Diable ; c'est moi qui m'en fiche, je vous en réponds ?

— Mais, demanda sa camarade Thyra, comment peut-il demander la patronne en mariage, lui qui est déjà

marité ?
— Tu es bête ! répliqua Frysa. Est-ce que les grands seigneurs ne font pas tout ce qu'ils veulent ?

Cette raison parut excellente à tout le monde. En même temps, pour ne rien perdre du spectacle, elles regardèrent alternativement par un trou pratiqué dans la cloison ce qui passait dans le magasin entre la patronne et Polichinelle.

Mais ! une curiosité fut fort attrapée, car après une conversation de douze minutes à voix basse où Polichinelle et Mlle Fanfreluche paraissent s'entendre fort bien et ne chicanner que sur des bagatelles, cet aimable souverain se retira en baissant la main de la jeune dame, en disant :

— A demain mardi, ma chérie. Midi et demie. Soyez prête.

— Sire, répliqua-t-elle, vos désirs sont des ordres pour votre humble servante.

Et rappelant ses "demoiselles d'honneur" au magasin, elle leur dit avec fierté :

— Mes enfants, saluez votre reine ! En même temps, elle prit un air de grandeur vraiment royale pour recevoir leurs révérences.

— Ah bien ! dit Frysa, si c'est comme ça qu'on s'y prend pour faire des reines, oh ! là ! là ! oh ! là ! là !... Il n'en faut plus !...

Excusez la liberté de son langage. Ses trois frères Polyte, Gugusse et Bébert avec qui elle avait été élevée, ne lui enseignaient que des manières de parler et de penser tout à fait indignes de son cœur et de son âge.

Au reste, ce qu'elle disait si librement, les autres le pensaient. C'est pourquoi elles saluèrent la nouvelle reine avec un respect apparent, et, au fond, tout à fait au fond, — avec une rage terrible de voir que cette chance était tombée sur Fanfreluche et non sur l'une d'elles.

Ah ! ce n'est pas pour rien qu'on s'élève dans le monde et qu'on excite l'envie de ses voisins...

L'envie, la noire envie, au teint pâle et livide...

Méfiez-vous de ce vice-là, mes amis, car c'est le seul qui ne donne jamais aucun plaisir. La colère a quelquefois du bon, car elle soulage. L'oigüeil en a souvent. La gourmandise et la paresse ne sont pas désagréables ; mais l'envie ! Ah ! l'envie ! quelle vilaine passion ! Elle fait jaunir et maigrir ceux qui en sont travaillés.

XLIV

Le lendemain matin, vers 9 heures, après mûr examen, les médecins prononcèrent qu'Isoine était folle. Sur ce point, la Faculté fut unanime, excepté un petit bon-su qui voulait se faire une réputation. A midi, les magistrats déclarèrent que le divorce